

Pascale Petit

Une vie sans tricher
Mémoires

Extrait

Éditions Glyphe

Sommaire

Préface	11
Rencontre avec le succès	17
Et dame providence apparut.....	21
Sous un ciel embrase.....	31
Ciel d'orage.....	41
Captive et insoumise.....	51
Le temps des rêves.....	59
Les Sorcieres de Salem	63
Sur les routes de france.....	69
Une vie	71
Les tricheurs.....	79
Faibles femmes.....	89
Mariage en peril.....	99
Julie la rousse.....	103
Voyage en URSS	107
Une fille pour l'ete.....	117
Retour à paris	123
La novice.....	127
La croix des vivants	131
L'affaire d'une nuit.....	135
Le demon de minuit.....	141
Voyage en Amerique du sud.....	145

Vers l'extase.....	155
Rocco et ses freres.....	161
Cleopâtre une reine pour cesar	165
Un <i>branco di vigliacchi</i> bande de lâches	171
Naissance	
Comment épouser un premier ministre	173
Le bal du lieutenant helt.....	181
Un soir à tiberiade.....	185
<i>Corrida</i> pour un espion.....	189
Sortie du film.....	199
Dechirement.....	203
Duel à la vodka	
le carnaval des barbouses.....	205
À la folie.....	207
Retour en France.....	217
Rome.....	227
Mieux vaut faire l'amour	229
Retour à Rome	233
Jo, find a place to die.....	237
Oui à l'amour non à la guerre.....	241
Les mercenaires de la violence.....	243
Berlin affair.....	247
Voyage aux États-Unis.....	251
Les mantes religieuses	255
Boccaccio.....	259
Anniversaire	263
Trahison.....	267
Adieu L'italie.....	273
Retour en France.....	275
Épilogue	289
Poemes de giani esposito.....	293

Préface

Henry-Jean Servat

Ma très chère Pascale Petit a écrit, seule, le grand livre d'une belle vie qu'elle connaît par cœur et qui n'est pas faite que de cinéma. La sienne.

À son ouvrage, elle a choisi de ne pas donner parmi les nombreux titres auxquels elle aurait pu penser, l'un de ceux qui semble le mieux résumer ce sur quoi fonctionne et rayonne son éclatante carrière. Une évidente méprise.

La méprise symbolise bien en effet le fait que quand on pense à cette ravissante brunette à tête de chaton et la perception qu'en a eu le public, on est loin d'imaginer ce qu'elle est réellement ; c'est-à-dire un être profond en perpétuelle quête d'absolu.

Lorsqu'elle effectue sa toute première apparition à l'écran dans *Les Sorcières de Salem* en 1957, la petite Pascale campe une créature singulière, fille du diable, manipulatrice et délurée qui mène les hommes à leur perte et à la potence.

Au long des films qui suivirent, elle joue sur un physique épatant et des appâts appétissants.

Ainsi, Pascale si chérie et si jolie, commença sa carrière, belle et bien, en incarnant une figure palpable du désir, délicieuse, déliée et délicate.

Adorable en un plan comme en cent, dans tous ses films, elle se montrait à croquer et elle faisait craquer les foules !

Vêtue d'une veste taillée dans un plaid écossais à franges, une carrière de beauté sensuelle démarra sur les chapeaux de roues d'une Jaguar coupé blanc.

Afin que personne ne s'y trompât, elle gagna même le surnom de « BB brune ».

Tout paraissait dit et montré. Il y avait dans le cinéma français une star blonde, Bardot, et sa réplique brune, Petit

Même traits poupins, même bouche boudeuse, mêmes sourcils étirés vers les tempes, même carnation opaline.

À l'instar de Brigitte dont elle est de quatre ans la cadette, Pascale, pimpante, pétillante, pétulante et surtout pulpeuse, incarnait les canons de beauté et d'émancipation de toute une génération. Elle apparut alors comme l'une des actrices les plus éclatantes du cinéma européen des années soixante et soixante-dix.

La belle étincelait et la terre entière adora ce qu'elle voyait en la contemplant.

Sans avoir vraiment pris de cours de comédie, Pascale jouait juste, disait juste, était juste.

Comédienne animale et instinctive, visage neuf et tempérament original, à la toute fin des années cinquante, elle commence, avec Raymond Rouleau, une décennie prodigieuse.

Elle enchaîne, sous la direction d'Alexandre Astruc, une composition dramatique dans le film *Une Vie*, tiré du roman de Maupassant.

Mais le film qui la propulsa véritablement en haut de l'affiche fut sans conteste *Les Tricheurs*. Film culte de Marcel Carné.

Toute une génération se reconnut et s'identifia au couple qu'elle formait avec Jacques Charrier.

Pascale bouleverse les codes et invente un style bien différent des actrices du moment. Ce jeu minimaliste et très habité que l'on découvre dans la scène légendaire du jeu de la vérité à la fin des *Tricheurs* et qu'elle transporta dans de nombreux autres films.

Elle enchaîna avec une comédie noire et acidulée de

Michel Boisrond, qui lui fit camper une rousse très mutine, *Agathe*, laquelle est très désireuse d'empoisonner le trop volage Alain Delon, (avec lequel elle ne se bat pas que pour rire !)

Une autre comédie allait suivre : *Julie la rousse*. Film né d'une chanson de René-Louis Lafforgue où Pascale joue un double rôle en tricotant des hanches avec maestria.

Née de L'écume des jours à Saint-Tropez, un nouveau film allait être tourné sous la direction d'Edouard Molinaro, *Une fille pour l'été*, d'après un roman de Maurice Clavel. Film dans lequel Pascale incarne avec douceur et mélancolie le très beau personnage de Manette.

Sa célébrité était à son apogée, quand, contre toute attente, elle effectua un virage assez spectaculaire en tournant deux films avant-gardistes avec son mari, le comédien poète Giani Esposito, *Vers l'Extase* et *La Croix des vivants*. Dans le premier, elle épouse tout d'abord les règles de la bourgeoisie en se mariant avec un riche héritier, pour abandonner très vite le foyer conjugal suite à une crise mystique.

Dans *La Croix des vivants*, dont le thème est la non-violence, elle déchaîne les passions dans un village des Flandres en campant dans ce film, une veuve amoureuse de celui qu'il ne lui aurait pas fallu rencontrer.

Entamant une belle carrière en Italie, elle fait une entrée chaotique au couvent dans *La Novice*, de l'iconoclaste Alberto Lattuada, aux côtés de Jean-Paul Belmondo.

Elle tourna encore dans de solides films français avec des metteurs en scène tels que Henri Verneuil, Yves Allégret, Hervé Bromberger, Jean-Pierre Mocky, etc. mais pour une raison inconnue, ne tourna aucun film de la nouvelle vague.

Elle fit également une belle carrière en Italie dont un péplum.

Géniale et grandiose, elle confère du relief à une magnifique Cléopâtre dans *Cléopâtre, une reine pour César*, tourné dans les décors de Cinecitta.

À quantité d'autres personnages campés avec intensité dans de nombreuses coproductions européennes, elle assure un même éclat et une indéniable profondeur.

Sa carrière en France pouvait durer encore longtemps quand :

Un amour fou l'emporta, tel un ouragan et l'amena à vivre à l'étranger, notamment en Italie et aux États-Unis.

Loin des plateaux de cinéma qu'elle abandonne un temps, pour mieux les retrouver ensuite, et découvrir ceux de la Télévision.

Avec franchise, Pascale, nous raconte tout au long des pages qui suivent, ses doutes, ses attentes, ses succès, ses amours et sa belle carrière menée en suivant les lois de son cœur et sans jamais tricher.

Il n'est que sur un point que PP trompa son monde, l'univers du cinéma et les foules sentimentales.

Pascale Petit, c'est bien autre chose, en effet, que ce qu'on peut, en relief, toucher des yeux, même si le public crut de film en film, que son charme et son éclat se limitaient à cette superbe enveloppe. Beaucoup pensaient que, derrière le velouté de son teint, elle se contentait de se montrer belle et se taire.

Or, il n'en était rien. Et il n'en est toujours rien.

Au-delà de son métier d'actrice, Pascale abrite un cœur qui bat et un cerveau qui palpite.

On l'a crue sex-symbol alors que, fille de chef d'orchestre, très cultivée, adorant la lecture, elle n'en finit pas de mener sa quête d'absolu.

Éternelle idéaliste, Pascale accroche ses rêves aux merveilleux nuages qui passent au loin et aux côtés desquels elle ambitionne d'accrocher son âme en l'élevant.

Nature romantique, esprit romanesque, la ravissante créature n'a, en fait, rien de la poupée que l'on imaginait. Passant outre l'ordre du monde et le désordre des choses, Pascale, hier comme aujourd'hui, n'a cherché et ne cherche encore, qu'à donner un sens à sa vie et à la teinter de spiritualité.

Aimant la nature, elle la respecte. Adorant les animaux, elle se refuse de les manger, elle opta en fait pour l'écologie et le végétarisme bien avant que ce ne fût la tendance.

Elle vénère la beauté sous toutes ses formes, la nature, la musique, la poésie, les étoiles et toutes choses de l'autre côté du miroir.

Personnalité hors norme, Pascale n'a jamais marché au pas et n'est jamais rentrée dans le rang.

Depuis toujours, elle aspire à autre chose, de plus grand, de plus beau, de plus fort, de plus sublime.

Perdue dans ses songes, arpentant sans relâche la voie lactée, notre Pascale au pays des merveilles, tant aimée et si chérie, n'a rien d'une actrice comme les autres.

Son parcours original et sa destinée singulière lui confèrent, certes, l'éclat d'une artiste splendide à l'extérieur, mais aussi et surtout l'incandescence d'une femme à l'âme éternellement frémissante.

Henry-Jean Servat

Rencontre avec le succès

Nous sommes en avril 1958, c'est mon tout premier rendez-vous avec un festival de cinéma, le prestigieux festival de Cannes.

Je somnole sur mon lit dans ma luxueuse chambre du Carlton. Je viens d'avoir une journée épuisante, conférence de presse, photos, de nombreuses interviews, la radio, la télévision, j'ai besoin de récupérer avant la présentation du film du soir.

Il fait chaud, très chaud en cet après-midi du mois d'Avril, en cette période de l'année sur la Côte d'Azur, soit il tombe des trombes d'eau, soit les températures sont déjà celles d'un été brûlant.

Je me lève pour aller respirer un air légèrement plus frais sur mon balcon qui donne sur la Croisette.

C'est alors qu'un couple de badauds qui se promenait espérant apercevoir quelques célébrités, lève la tête et m'aperçoit. Je n'y prête pas plus d'attention que cela, je rentre dans ma chambre, je regarde l'heure, il est temps que je commence à me préparer.

La soirée va être éblouissante comme toujours au Festival de Cannes, de nombreuses stars françaises et internationales seront présentes, toutes plus belles les unes que les autres, il faut être à la hauteur de cette fête mythique qui allait être, c'est certain, diffusée à la télévision dans le monde entier.

J'avais emprunté pour cette occasion une somptueuse robe de la première collection d'Yves Saint-Laurent, collection qu'il avait d'ailleurs appelée *Les Tricheurs*. J'avais les mêmes mensurations qu'un de ses mannequins, *Victoire*, et souvent quand l'occasion s'en présentait,

je me parais de ces merveilleuses créations.

J'attendais ma maquilleuse et mon coiffeur, ils n'allaient pas tarder.

Quelques minutes se passent, je commence à percevoir une légère rumeur sous mes fenêtres, je n'y prête pas plus d'attention que cela, il faut vraiment que je commence à me préparer, je ne suis pas très en avance.

Je me dirige vers la salle de bain, quand j'entends non pas une légère rumeur comme quelques minutes auparavant, mais un brouhaha invraisemblable !

Que se passe-t-il ? Une star a dû passer par là pour susciter un tel remue-ménage ! Curieuse, je me rends sur mon balcon, et là, que vois-je ?

Tous les regards levés vers moi, une foule agglutinée, qui commence à crier, à scander mon nom et qui se met à m'applaudir dès qu'elle m'aperçoit. Je suis extrêmement touchée, mais légèrement décontenancée, que pouvais-je faire pour les contenter ?

Je leur adresse un grand sourire, leur envoie un baiser, puis je rentre dans ma chambre, regarde l'heure, je ne suis pas en avance, il faut vraiment que je commence à me préparer.

J'étais ébahie, quoi ! Tout cet enthousiasme... c'est à moi qu'il s'adressait ?

Je n'avais pas encore l'habitude de la célébrité, tout cela était très nouveau pour moi.

Un sentiment étrange s'empara de moi, un mélange de joie, de fierté, de peur aussi, d'étonnement surtout. Comme si tout cet amour qui m'était envoyé tout d'un coup ne pouvait m'être destiné, non ce n'était pas possible, il devait y avoir une erreur sur la personne.

Qu'avais-je fait pour cela ?

Un film tout simplement, oui mais quel film !

Les Tricheurs, un film de Marcel Carné, cet immense metteur en scène, un des plus grands que nous ayons jamais eu en France, n'aurait-il fait que *Les Enfants du Paradis* qu'il serait déjà entré triomphant dans l'histoire du cinéma, mais tant d'autres chefs-d'œuvre suivirent.

Le tandem Marcel Carné - Jacques Prévert fit par la suite toute une série de films qui devinrent culte, et non sans raison.

Les Tricheurs venait de sortir, ce film avait été accueilli par le public

avec enthousiasme et cartonnait dans les salles. Le succès fut fulgurant et, bien sûr, ayant le rôle principal, j'en étais une des principales bénéficiaires.

Du jour au lendemain, je passai de l'ombre à la lumière, pure magie que tout cela !

Et là, au bas de l'hôtel, sous mes fenêtres, cette foule qui grossissait de minute en minute scandant mon nom, me demandant des photos, j'étais affolée ! Que devais-je faire ? En tous cas, il fallait que je fasse quelque chose, et vite, car toute la rue était bloquée. Maintenant, les automobilistes, très énervés, klaxonnaient comme des fous furieux.

J'avais, bien évidemment, comme tout acteur qui se déplace pour une manifestation officielle, un paquet de photos déjà signées de mon nom, il ne me restait plus ensuite qu'à les personnaliser.

Devant cette situation presque intenable, je décidai de lancer du balcon un paquet de photos, je sentais bien que c'était un peu cavalier d'agir ainsi, mais si j'étais descendue, c'eût été bien pire.

Certains étaient satisfaits, me remerciaient en m'envoyant des baisers, d'autres n'étaient pas contents du tout, ils voulaient absolument que je descende. Ils voulaient me toucher, me parler.

Après quelques hésitations, je décidai de descendre, mais mal m'en a pris, je fus immédiatement happée, bousculée, malmenée, cette foule aimante m'étouffait complètement, je ne pouvais plus respirer, la tête me tourna, puis, m'accrochant à quelques bras tendus vers moi je perdis l'équilibre et ... m'évanouis.

Après l'intervention des pompiers, je me réveillai dans ma chambre. Que s'était-il passé ?

Ah oui ! je me souvenais ! ... Aussi incroyable que cela puisse paraître, c'était bien moi qui avais été l'objet de cette folie collective, le public m'avait manifesté son amour, un peu violemment il est vrai !

Mais j'étais baptisée ! J'avais un aperçu de ce que pouvait être la célébrité, oh bien sûr ! ce n'était que le début, il allait falloir gérer tout cela maintenant !

Je pus me rendre enfin à cette merveilleuse soirée tant attendue, et c'est au bras de Jacques Charrier, moulée dans une robe à faire damner un saint, sous le crépitement de dizaines d'appareils photos que je montai les fameuses marches du Palais des Festivals.

Je n'avais pourtant pas été prédestinée à vivre une telle expérience !
Quels avaient été les incroyables chemins que le destin m'avait fait parcourir pour que j'en arrive à vivre un tel conte de fée ?...

Et dame providence apparut

Remontons un instant le cours du temps...

Deux ans auparavant...

« Pascale, on vous demande au téléphone ».

Dans ce milieu chic et parfumé que représentait le plus grand salon de coiffure de l'époque, *Carita*, les coups de téléphone personnels étaient strictement interdits.

Toutes nos énergies convergeaient vers un seul but : satisfaire l'exigeante déesse de la beauté.

Ses représentantes n'étant autres que les dames de la haute société, les stars et même les têtes couronnées.

C'est ainsi que j'ai pu voir défiler Greta Garbo, Gina Lollobrigida, Sophia Loren, la danseuse Ludmilla Tcherina, la Comtesse de Paris et bien d'autres personnalités encore.

C'est donc le cœur battant que je me dirigeai vers le combiné. Un sentiment étrange s'empara de moi.

Quelle était cette sensation indéfinissable ?

Était-ce simplement une extrême curiosité ? Ou bien la prescience qu'un événement extraordinaire allait en découler ?

C'est donc tremblante d'émotion et avec une voix mal assurée que je répondis.

« Oui Madame, Françoise Lugagne, dites-vous ? Oui bien sûr... je me souviens. J'ai pratiqué sur vous un soin du visage la semaine

dernière. Il y a un problème ? » ... Et là, je lui fais répéter, je pensais que j'avais mal compris ;

« Que dites-vous ? »

C'est alors qu'elle me répondit : « Je voudrais vous présenter à mon mari, Raymond Rouleau, qui prépare un film d'après la pièce d'Arthur Miller *Les sorcières de Salem*. Je vous ai bien observée et il me semble que votre personnalité, votre âge, votre physique, pourraient être en parfaite adéquation avec un des personnages du film. »

« Mais Madame... je ne suis pas comédienne ! »

« C'est égal, me répond-t-elle, je tiens quand même à vous présenter à mon mari. »

« Je crains de ne pas être la bonne personne, Madame. » Mais elle insista.

« À votre âge, vous savez, personne n'est vraiment professionnel ; après, c'est une question de don et de travail. »

J'hallucine, ce n'est pas un film qu'on me propose, je suis dans un film ! Je reste sans voix.

L'étrangeté et la soudaineté de la proposition n'eurent d'équivalent que l'intensité de l'agitation qu'elle provoqua en moi.

Il faut dire que je n'étais absolument pas préparée à ce genre de situation.

Très jeune, seize ans seulement, je n'avais jamais au grand jamais, comme tant d'autres jeunes filles de mon âge, rêvé de faire ce métier, pour moi, c'était du domaine de l'inaccessible et même si j'adorais le cinéma, je ne m'étais jamais projetée en tant qu'actrice.

Non, ce qui m'habitait depuis mes plus jeunes années, c'était l'amour de la musique et de la peinture, trop tard pour être pianiste, je me tournais vers la peinture, et le soir, après une journée de travail chez Carita, j'allais m'exercer au dessin dans un cours du soir, Place des Vosges, et à la Grande Chaumière, le week-end, endroit mythique où sont passés tant de prestigieux artistes.

Là, j'étais heureuse, dans mon élément.

Carita, c'était en attendant, juste pour gagner ma vie et aussi pour faire aboutir un projet qui était cher à mon cœur. J'avais du reste donné ma démission quelques jours auparavant et mon départ était imminent.

Étrange que le destin !... Si Françoise Lugagne m'avait téléphoné ne serait-ce que quelques jours plus tard, ma vie aurait pris un tout autre cours.

Incroyable ! Nous faisons des plans, organisons nos projets en fonction de nos goûts, de nos convictions profondes, convaincus que seule notre liberté de choix, ou presque, est apte à nous faire prendre une route plutôt qu'une autre et puis ...

C'est sans compter avec Dame Providence qui veille sur nous et prévoit parfois des événements inattendus que nous n'aurions même pas envisagés dans nos rêves les plus fous !

J'habitais encore chez mes parents, et le soir, je m'empressais de faire part à mon père de ce coup de téléphone pour le moins insolite, il écouta attentivement et plus j'avançais dans mon récit, plus son visage se fermait. Quand je terminai, sa réaction fut immédiate. C'était un non, sans appel.

Je n'insistai pas. Du reste, cela ne m'attrista pas plus que cela.

En vérité, rien que l'idée d'affronter la caméra et toute une équipe de cinéma me terrorisait complètement.

Déjà petite fille, en dehors des mathématiques, que j'abhorrais, un des moments que j'appréhendais le plus était de monter sur l'estrade pour réciter une poésie. L'émotion me tétanisait sur place.

Comment une jeune fille si timide, si émotive, pouvait prétendre exercer ce métier qui est avant tout un partage avec le public.

Il ne s'agit pas alors de garder ses émotions pour soi, mais de les projeter au contraire vers l'extérieur avec amour et générosité.

C'était sans compter sur la ténacité de Françoise Lugagne et les ressources que nous avons tous au fond de nous-mêmes.

Le lendemain soir, elle téléphona à la maison, cette fois c'est mon père qui répondit, elle sut apparemment trouver les mots justes car je sentis mon père se détendre peu à peu et devenir plus réceptif aux propositions de Françoise.

Elle lui dit que la mise en scène serait assurée par son mari Raymond Rouleau, que l'adaptation cinématographique était de Jean-Paul Sartre. Les rôles principaux seraient tenus par Yves Montand, Simone Signoret et Mylène Demongeot.

Mon père réfléchit un instant et là, contre toute attente, j'eus la

surprise de l'entendre fixer un rendez-vous au domicile du couple.

Étonnée, je lui en demandai la raison, il me répondit qu'il admirait beaucoup le travail de Raymond Rouleau, et que, étant donné la qualité du sujet et de la prestigieuse distribution, il serait peut-être opportun d'aller étudier cette proposition de plus près.

Nous décidâmes donc d'aller à ce premier rendez-vous.

Je me laissai guider cette fois, curieuse de ce qui allait m'arriver, sans opposer la moindre résistance, l'esprit ouvert.

Après tout, c'était peut-être le destin qui frappait à ma porte !

Nous habitions à l'époque rue Fontaine, dans le neuvième arrondissement, en face du théâtre.

Mon père travaillant tout à côté, rue Chaptal, à la SACEM en tant qu'inspecteur musical.

Je m'autorise ici une parenthèse pour évoquer cette profession si particulière. Elle était si difficile, que la société n'avait pu recruter que sept inspecteurs pour toute la France.

Le travail consistait à se rendre dans tous les endroits où il y avait de la musique, ils avaient dans leurs poches, de minuscules morceaux de papier pliés avec des mini- crayons et notaient tout en sténo musicale, en veillant bien sûr, à ne pas se faire repérer ! Ensuite, rentrés à la maison, ils mettaient tout au propre, faisaient un constat qu'ils remettaient à la SACEM, laquelle était chargée de faire respecter les droits d'auteurs.

Avec les progrès de la technologie, ce métier n'existe plus de la même façon.

Mon père faisait aussi passer l'examen d'entrée aux auteurs-compositeurs, c'est ainsi qu'il fit passer l'examen à Marcel Amont et à Johnny Hallyday.

Il me dit alors : « Ce garçon a un bel avenir devant lui. »

Il ne s'était pas trompé !

J'habitais ce quartier un peu populaire, proche de la place Blanche et de Pigalle.

Quels ne furent pas ma surprise et mon émerveillement de me trouver devant ce magnifique hôtel particulier, dans un quartier très chic de Boulogne.

Cette majestueuse demeure m'impressionna grandement et ne fit que renforcer mon trac grandissant.

Nous fûmes reçus par le couple, lui, impressionnant, de haute stature, avec une magnifique crinière blanche, une voix profonde et surtout des yeux perçants qui foraient jusqu'au plus profond de votre âme.

Particularité très utile pour diriger les comédiens.

Devant lui, on ne pouvait pas truquer, il fallait payer comptant.

Il me dévisagea un instant, mon aspect physique parut ne pas lui déplaire, mais ajoutant tout de suite avec un ton cassant : « Oui, mais il faut voir ce dont cette jeune fille est capable. »

Il était pressé car il partait le lendemain en vacances en Corse ; il tira alors de sa bibliothèque un petit livret qui se trouvait être la pièce de Colette, s.

J'étais totalement pétrifiée par la présence de cet homme.

Heureusement, le doux regard de Françoise me caressa un instant et me rassura quelque peu.

Je me retrouvais chez moi démunie, comment m'y prendre pour aborder ce rôle ? Je n'avais aucune idée alors de comment travailler...

J'avais l'âge de Gigi, c'est entendu, mais c'était loin d'être suffisant. Je commençai à articuler quelques phrases, les ânonner, devrais-je dire, mais sans partenaire pour me donner la réplique, c'était un peu compliqué.

C'est alors que j'eus l'idée de demander à ma jeune sœur Michelle (dix-huit mois d'écart avec moi) de me donner la réplique. En tonton Gaston, elle était inénarrable, nous piquions de sérieux fous-rires ! J'avais l'oreille musicale et je me rendais parfaitement compte que nous parlions terriblement faux, mais sans personne pour m'expliquer comment travailler, j'étais complètement perdue.

Le jour arriva où je dus passer l'audition devant ce grand Monsieur, j'avoue que je n'y croyais pas du tout.

J'avais raison, car au bout de quelques répliques, Rouleau m'interrompit, et, se tournant vers sa femme avec un sourire narquois, lui dit :

« Écoute, Françoise, il est vrai que cette petite n'est pas inintéressante, mais franchement il y a trop de travail pour qu'elle arrive à sortir quelque chose de bien d'ici le début du tournage. Franchement,

il y a assez de comédiennes dans Paris, dont celle qui a joué le rôle au théâtre, pour que je perde avec cette jeune fille un temps précieux. »

Je m'y attendais, donc je n'étais que moyennement déçue. C'est alors que Françoise, avec sa ténacité habituelle, intervint.

« Raymond, je te fais une proposition, moi j'y crois en cette gamine, tu dois passer des essais dans trois mois, n'est-ce pas ? Et bien, cherche ta distribution idéale et moi je me charge de faire travailler Pascale pendant ce laps de temps, Je te demande simplement la faveur de lui faire passer des essais au même titre que les autres. »

Il en fut décidé ainsi.

L'idée de travailler seule avec Françoise me plaisait beaucoup. Dès le lendemain, elle me reçut et commença à m'expliquer quelques mécanismes de l'art du comédien.

Tout doit venir de l'intérieur, me disait-elle, et c'est seulement quand tu es en état que tout devient juste. Les intonations, la gestuelle, etc.

C'était la pleine époque de l'Actor's Studio et d'une façon évidente elle s'inspirait de ces nouvelles techniques pour me faire travailler.

Il est vrai qu'en ces années-là, les comédiens ont fait une véritable coupure avec leurs aînés, c'est ainsi que Marlon Brando, James Dean, Montgomery Clift, Natalie Wood, pour ne citer qu'eux, ont apporté un souffle nouveau de vérité, rarement égalé depuis.

En travaillant avec Françoise, je commençais à me découvrir, à explorer mon être intime.

Au début, elle avait compris que j'étais bloquée par les mots, donc elle me donna un certain nombre de situations que je devais vivre intérieurement en silence, mais que tout mon être devait vivre et exprimer intensément.

Cette méthode est parfaite pour le cinéma où la caméra capte tout, intensifie toutes les intentions, même les plus subtiles.

Pour le théâtre, c'est différent, il faut au contraire projeter ses répliques, ses émotions avec force vers l'extérieur et tout en étant sincère, exagérer quelquefois.

Le travail avançait bien, je commençais à prendre de l'assurance.

Quelle thérapie pour un être introverti comme je pouvais l'être à l'époque !

Tous les enfants devraient faire du théâtre à l'école. Cette discipline les aiderait, c'est certain, à acquérir une toute nouvelle confiance, et à exprimer les trésors qui sont en eux.

Le jour des essais arriva, je fus convoquée tôt au studio Francoeur à Montmartre.

Tel un cheval dans son paddock qui ne veut pas participer à la course, je me cabrai encore plus quand je vis passer devant moi les six autres comédiennes prévues pour le même rôle. Je les trouvais toutes plus extraordinaires les unes que les autres.

Enfin mon tour arriva. C'était une scène très difficile, ces petites sorcières faisaient la pluie et le beau temps dans ce village de Salem où le puritanisme régnait en maître dans ce Massachusetts de l'année 1692. La paranoïa puritaine était à son paroxysme, dénonciations, exécutions.

J'étais l'une des ces petites sorcières, Mary Warren, et même la pire. Car c'est par elle que cette hystérie collective commença.

Elle est la servante du couple Proctor (Montand-Signoret) et est follement amoureuse de son patron, mais comme celui-ci est attiré davantage par Abigail William (Mylène Demongeot), rongée par la jalousie, elle se venge en l'accusant de crime de débauche.

Elle simule une scène d'hystérie, tourne sur elle-même, a des visions, tout cela est faux, évidemment, mais doit paraître véridique.

Pour un début, c'est une scène d'une grande difficulté. J'ai l'impression que je n'y arriverai jamais et puis ô miracle !, j'entends « Moteur, on tourne ! » Telle une enfant que l'on jette à l'eau, qui ne sait pas nager et qui trouve subitement les justes mouvements pour ne pas couler, je me lance, oubliant mes doutes, mon trac. Pascale s'efface pour faire place à Mary.

J'avais enfin fait taire ma « self conscience ». Je ne me jugeais plus, j'osais enfin.

Toute l'équipe du film, Raymond Rouleau, Montand, Signoret, Jean-Paul Sartre, qui avait fait l'adaptation de la pièce pour le cinéma, en visionnant les rushes à ma grande surprise, jugèrent que c'était moi qui correspondais le plus au personnage. C'était parti... Une nouvelle vie m'attendait.

Je n'ai pas assez remercié cette dame, qui m'a consacré trois mois

de sa vie, elle nous a quittés malheureusement et je dois lui rendre un hommage posthume.

« Car je te l'ai mal dit, ou pas assez, Françoise, sache que je t'aime et que je te suis reconnaissante, car grâce à la foi que tu as eue en moi et à la ténacité dont tu as fait preuve, tu as été la fée bienveillante qui a changé ma vie. »

Raymond Rouleau, metteur en scène d'une extrême rigueur, craignit que je ne fusse tout à fait prête pour le début du tournage. Nous avions encore quelques mois devant nous, il pensa qu'il serait intéressant de mettre à profit ce laps de temps pour me faire travailler.

Non pas avec Françoise cette fois. Il m'envoya me perfectionner au centre de la rue Blanche.

Cours renommé qui existe toujours et qui prépare les apprentis comédiens à leur entrée au Conservatoire.

J'eus comme professeur Berthe Bovy, dame d'un autre âge, psychorigide, qui nous faisait travailler les textes classiques. Sa méthode de travail était complètement inadaptée en ce qui me concerne.

J'ai toujours pensé que le travail de préparation pour le cinéma ne devait pas être le même que pour le théâtre.

Plus spontané, plus véridique, le cinéma demande moins de technique (en tous cas pas la même).

Un jour, je passais une scène devant Berthe Bovy, elle m'interrompt brusquement et me dit : « Que faisiez-vous mon petit, avant de venir chez nous ?

« De l'esthétique et de la peinture, Madame. »

« Eh bien un bon conseil, retournez-y. »

Je me levai et quittai la pièce immédiatement, pourquoi me faire humilier de la sorte ?

Ensuite je travaillai avec Françoise Rosay, une très grande dame ! et surtout avec Jean Debucourt, de la Comédie Française, un homme totalement délicieux dont la gentillesse n'avait d'égal que son talent.

Rouleau, metteur en scène d'un perfectionnisme exacerbé, nous fit répéter le film comme une pièce de théâtre (qu'elle était d'ailleurs à l'origine).

Exercice totalement inhabituel au cinéma. L'ensemble des comédiens chevronnés vitupéraient, en pensant que c'était une perte de temps. A l'inverse, étant donné mon inexpérience, je trouvais cette expérience très utile.

Au moins, j'avais une chance d'aborder le tournage un peu plus détendue, les scènes ayant déjà été travaillées et les personnages analysés.

Nous répétions dans cet endroit mythique qu'est l'Olympia. Et c'est au troisième étage, bercés par les mélodies d'Edith Piaf, que nous travaillions, elle était elle-même en pleine répétition. Son tour de chant n'avait plus aucun secret pour nous.

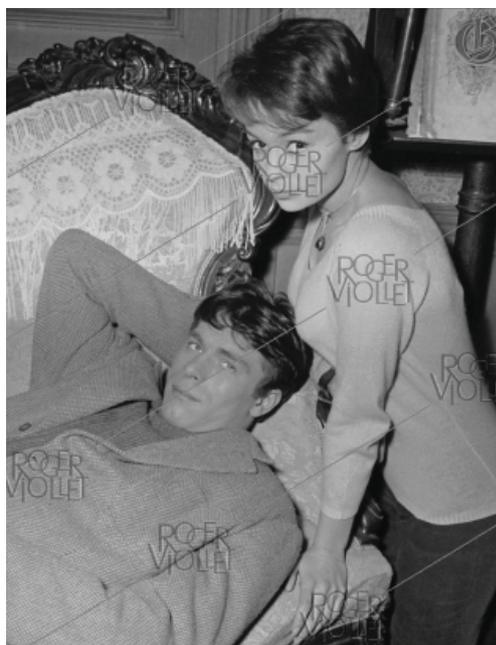
Un jour, on chercha Mylène Demongeot qui avait disparu, elle s'était échappée pour mieux profiter de cette voix unique.

Quand on la retrouva, elle passa un mauvais quart d'heure !

Je ne suis pas sûre qu'elle l'ait regretté, car avoir le privilège d'approcher une chanteuse aussi exceptionnelle, vaut bien une petite engueulade !



Avec Yves Montand dans
Les sorcières de Salem, 1957.



Avec Laurent Terzieff dans
Les tricheurs, 1958.



Avec Maria Schell dans *Une vie*,
1958.



Avec Daniel Gélin dans
Julie la rousse, 1959.



1959



1959



1960



1960



1961



8. Avec Ray Danton sur le tournage du film *Corrida pour un espion*, 1965.



Avec Kirk Douglas au Festival de la bière de Munich, 1966.



Avec Jean-Pierre Cassel dans *Dernier Banco*, téléfilm, 1984.



Mai 1966.